

A 7 h. 40, nous sommes rentrés à Bruxelles.

Madame Poincaré, qui n'avait pas accompagné le Président dans sa visite à Gand, était allée visiter mercredi matin en compagnie de la Reine, « l'Œuvre de l'Aide et Assistance aux Invalides de guerre », à Woluwe.

La comtesse Jean de Mérode, présidente de l'œuvre, reçut les illustres visiteurs.

Un aveugle et un mutilé leur offrirent des fleurs, après quoi eut lieu une visite aux ateliers des mutilés.

Avant leur départ pour Bruxelles, elles signèrent dans le Livre d'Or. Madame Poincaré signa « Henriette Poincaré » et la reine « Elisabeth ».

Au moment du départ, la femme du Président de la République française félicita la présidente de l'œuvre de son beau travail et lui remit mille francs pour ses protégés.

A midi, un déjeuner eut lieu à l'Ambassade de France.

L'arrivée du président et de madame Poincaré fut saluée par une vibrante « Marseillaise » exécutée par la musique de la Garde Républicaine, et celle de nos Souverains par l'hymne national belge.

La 4e journée...

Jeudi matin... Aujourd'hui, c'est au tour de Liège. Nous avons un peu de chance cette fois-ci : le temps paraît vouloir se mettre au beau. Le ciel apparaît bleu entre le gris des nuages.

Les campagnards brabançons, que je commence à connaître peu à peu, et qui, dès trois heures du matin, s'amènent dans la capitale avec leurs légumes, sont plus optimistes que hier dans leurs prévisions. Ce sont des prophètes qui ne se nourrissent pas de rêves...

— Il est possible que le temps s'améliore... mais il se peut aussi qu'il pleuve.

Enfin, bref, il ne peut certainement pas faire plus mauvais que hier.

A 8 heures, M. et Mme Poincaré et le maréchal Foch doivent partir. Le roi, la reine et le prince Léopold les accompagnent. De Liège, les illustres visiteurs retourneront à Paris. On fera halte une heure à Charleroi.

C'est donc bien la dernière journée.

De grand matin, les soldats barrent la rue Montoyer. Sur le quai de la gare de Luxembourg est rangée une compagnie du 19e régiment de ligne, musique et drapeau en tête. Des drapeaux et des fleurs donnent un petit air de fête au vieux bâtiment, qui est plutôt laid par lui-même. Le train royal est garé sur la première voie. Des drapeaux français et belges ornent la locomotive.

Il est presque 8 heures. Les clairons sonnent. Les chefs d'Etat sont là. Les soldats présentent les armes et la musique militaire joue la Marseillaise.

Sur le quai se trouvent réunis le gouverneur du Brabant, M. Béco, et les bourgmestres de Bruxelles et d'Ixelles, MM. Max et Cocq. Poincaré prend cordialement congé des autorités, puis on passe les troupes en revue. Des jeunes filles offrent des fleurs à la reine et à Madame Poincaré.

On monte dans le train... Le signal du départ est donné et le train s'éloigne lentement.

Du quai et des rues avoisinantes, d'enthousiastes vivats retentissent : ce sont les adieux de la capitale...

Nous passons par Schaerbeek sous des tunnels ; nous roulons bientôt à toute vitesse à travers le Brabant qui s'offre là si délicatement devant nous par cette douce matinée de juillet.

Nous brûlons la gare de Louvain, puis celle de Tirlemont. Le regard entrevoit des noms rendus notoires par le martyrologe de Louvain et par la première bataille qui eut lieu en Belgique.

Au fur et à mesure que nous approchons de la place forte où eut lieu la première terrible rencontre du début des hostilités, notre pensée se reporte de plus en plus à ces jours sombres de notre histoire.

Tout à coup, nous apercevons des drapeaux, et des groupes compacts de gens aux passages à niveau et le long des haies. Fexhe-le-haut-Clocher, Bierset-Awans. Nous approchons de Liège. Les collines de poussier de charbon apparaissent comme le symbole de cette contrée industrielle que surplombe le ciel gris. Le soleil fait partout ce qu'il peut pour percer.

Les curieux qu'on aperçoit sont ceux qui ont dû rester pour garder la maison. Des milliers et des milliers de gens se sont mis en route de bonne heure pour la ville pour assister à l'entrée triomphale.

Ans. Le train s'arrête pour permettre de vérifier les freins avant de s'engager sur la rampe rapide qui descend vers Liège. A côté de nous stationne un train pour Bruxelles. Les wagons sont quasi-vides. On ne quitte pas le pays de Liège aujourd'hui, n'est-ce pas ! L'on peut vraiment compter les curieux qui regardent par dessus les clôtures. Tout Ans est descendu en ville...

Après trois minutes d'arrêt, nous repartons.

A 10 heures précises, le train entre lentement dans la gare des Guillemins. Des sonneries de clairons retentissent. Sur le quai, une compagnie du 12e régiment de ligne est rangée avec la musique et le drapeau, sous le commandement du lieutenant-général Jacques lui-même, le héros de Liège et de Dixmude. Le bourgmestre Kleyer, le gouverneur de la province Grégoire, le gouverneur militaire Bal et d'autres autorités ainsi que des officiers supérieurs français sont venus souhaiter la bienvenue aux illustres hôtes.

Tout d'abord, le roi et Poincaré passent les troupes en revue. Puis l'éminente compagnie se dirige vers l'extérieur par le couloir, décoré avec beaucoup de goût. Le Président accompagne la Reine, le Roi Madame Poincaré, le prince Léopold la princesse Marie-José, puis viennent le Maréchal Foch avec le prince Charles, le ministre Pichon et enfin la suite.

Ils paraissent sur le seuil et soudain éclate un tonnerre d'acclamations formidable. Le canon tonne. La Marseillaise retentit.

Le soleil éclaire un spectacle grandiose. Il a enfin triomphé de la pluie.

Des jours durant, on a œuvré là pour décorer Liège. L'administration communale avait donné l'exemple qui fut suivi avec empressement par la population. Il est regrettable que la pluie, mardi et mercredi, soit venue gâter l'ouvrage. Mais ce matin, très tôt, on a réparé beaucoup quand, avec un soupir de soulagement, on a remarqué que les écluses célestes restaient enfin closes. Et l'aspect de la ville est grandiose.

Partout s'érigent des arcs de triomphe, des mâts garnis de guirlandes de feuillage vert et de paniers remplis de fleurs. De grands et de petits drapeaux claquent joyeusement au vent. On a jeté du sable au milieu des rues.

Toute la compagnie monte en auto et c'est une véritable entrée triomphale qui commence.

Le défilé suit la rue des Guillemins. Des troupes de Hasselt, de Tongres et de Beverloo ont été envoyées à Liège pour former, avec les 2.000 hommes de la garnison, la haie le long du parcours.

Quelle foule, de tous côtés. Mais c'est le long du superbe boulevard d'Avroy que l'enthousiasme est à son comble. Les écoliers sont rangés aux premières lignes, devant une dizaine de mille de spectateurs adultes. Les enfants agitent des dra-

peaux, jettent des fleurs. Ils en ont tant, des drappeaux, belges, français, américains, anglais et d'autres, qu'ils en jettent bien six ou sept dans l'auto de la presse. De telle sorte que le cortège lui-même en prend un aspect tout coloré.

La foule occupe toutes les fenêtres, les balcons, les toits, les arbres ; de quelcôté que le regard se porte, on n'aperçoit que des grappes humaines, des groupes de spectateurs transportés d'enthousiasme. Certaines façades disparaissent, pour ainsi dire, sous les mouchoirs qu'on agite. D'en haut, de tous les côtés à la fois, tombe une avalanche de fleurs, pluie infiniment plus agréable que celle qui nous horcela sans cesse la veille.

Nombreux sont les édifices et les maisons qui sont illuminés. L'enthousiasme embrase toute la ville, de la rue du Pont d'Avroy par les rues de l'Université, de la Place de la République française, place du Maréchal Foch, jusqu'à la place Saint-Lambert où aura lieu le grand événement de la remise d'une décoration à la cité mosane.

Mais la joie et l'enthousiasme des enfants l'emportent sur le reste. Spectacle indescriptible. Jamais je n'ai assisté à quoi que ce soit de pareil.

Des confrères français assurent que Poincaré ni Foch n'ont jamais eu semblable réception ni à Paris, ni autre part.

Sur la place Saint-Lambert, le forum de Liège, une grande tribune a été établie. Le bois des cloisons, à l'intérieur, est dissimulé par de magnifiques gobelins des vieux maîtres.

Le bourgmestre de Liège, M. Kleyer, prend la parole et prononce un discours de bienvenue.

« Liège et la Wallonie sont aujourd'hui toutes vibrantes d'émotion et d'allégresse.

» Vous avez entendu, sur votre passage à travers nos rues, les ovations enthousiastes et prolongées de la population liégeoise.

» La vieille Cité mosane est heureuse d'acclamer la présence dans ses murs, aux côtés de nos Souverains, de l'homme d'Etat illustre qui dirige d'une main sûre et avec tant d'autorité les destinées de notre grande amie, la noble nation française.

» Elle salue en vous celui qui personnifie si brillamment le peuple héroïque et généreux dont nous avons partagé, pendant quatre ans et demi, les périls et les souffrances, sur les champs de bataille comme dans les territoires occupés.

» La Cité de Liège vous est particulièrement reconnaissante d'avoir bien voulu lui apporter vous-même, au lendemain de la signature de la Paix, la Croix de la Légion d'Honneur, que le Gouvernement de la République lui a conférée par décret du 7 août 1914, pour perpétuer le souvenir de la vaillante défense de sa forteresse.

» Lorsque notre Roi, fidèle à la foi jurée, répondit par un refus catégorique à la sommation de l'Allemagne d'avoir à lui livrer passage, la Belgique entière, dans un seul élan, se dressa frémissante pour barrer la route à l'odieuse envahisseur.

» Liège, placé aux postes avancés vers l'Est, donna le signal de la résistance.

» L'Etat-Major allemand avait compté s'en emparer par une attaque brusquée. Mais les admirables soldats de la 3^e division d'armée, avec une ténacité désespérée, repoussèrent les premiers assauts, et l'ennemi se vit contraint d'établir un siège en règle.

» Les forts à leur tour se défendirent opiniâtrément. Ecrasés par une artillerie d'une puissance inconnue jusque-là, l'un après l'autre ils succombèrent. Le fort de Loncin s'écroula le 15 août, entraînant sous ses débris son énergique Commandant, le Capitaine Naessens, et l'intrépide Gouverneur de la position, le Lieutenant-Général Leman.

» L'armée allemande ne fut arrêtée devant Liège que durant quelques jours, mais cet arrêt suffit

pour déconcerter les plans de l'envahisseur ; il permit aux armées françaises de se masser sur de nouvelles lignes d'opérations et de remporter, quelques semaines après, cette première et mémorable victoire de la Marne, qui fut le présage des triomphes définitifs.

» Le siège de Liège a été comme le prologue du terrible drame qui allait ébranler le monde jusque dans ses fondements.

» Le sort de la Belgique et celui de la France sont dès lors unis et confondus au cours de la grandiose tragique épopée.

» Nos provinces et les régions du Nord de la France sont soumises au même régime brutal de l'occupation allemande. Que de villes et de villages détruits ! Ici, Visé, Dinant, Louvain, Ypres-là, Reims, Soissons, Saint-Quentin, Amiens, Péronne, Arras et tant d'autres localités, jadis florissantes, ne sont plus que des monceaux de décombres. Les incomparables merveilles d'art qui faisaient notre orgueil sont anéanties. Usines et manufactures sont pillées, saccagées. Partout ce ne sont qu'incendies, emprisonnements, fusillades. Des milliers de citoyens inoffensifs, des femmes, des jeunes filles, des enfants sont livrés au travail forcé ou déportés en Allemagne, dans ces sinistres camps de concentration, éternel objet de flétrissure et d'horreur.

» Cependant nos soldats continuent à se battre contre un adversaire supérieur en nombre. Ils luttent côte à côte, Français et Belges. Ils luttent sans répit, sans jamais faiblir. L'Yser et la Haute-Meuse, le mont Kemmel et Verdun, le Chemin des Dames et la Crête des Flandres, la forêt d'Argonne et le bois d'Houthulst voient nos fils et frères verser ensemble leur sang pour la même cause : la cause sacrée de la Liberté.

» Enfin la pression des armées alliées se fait sentir, irrésistable, de la mer jusqu'aux Vosges. L'ennemi recule, démoralisé, abattu. Il est rejeté en désordre vers ses frontières. Il avoue sa défaite ; il demande un armistice ; il signe sa capitulation.

» Le Traité de Versailles consacre irrévocablement l'abaissement de cette Allemagne arrogante et hautaine, qui s'était flattée de faire entrer ses troupes dans Paris en moins de trois mois et de traîner derrière son char triomphal toutes les nations de la terre.

» Sa formidable armée et sa flotte de guerre sont supprimées.

» Ses colonies sont enlevées.

» Les peuples qu'elle tenait courbés sous son joug ont reconquis leur autonomie. La Pologne, la Bohême, la Serbie vont revivre d'une vie nouvelle. L'Italie reprend Trieste et le Trentin. La Belgique recouvre les districts wallons Eupen et de Malmedy.

» Enfin, après un demi-siècle d'une tyrannie administrative intolérable, après un demi-siècle d'oppression, l'Alsace et la Lorraine sont rendues à la France.

» Le traité du 28 juin 1919 est la sanction solennelle prononcée, au nom de la conscience humaine, contre les forfaits de l'Allemagne, et la paix qu'il proclame est une paix de droit, de justice et de réparation.

» Pour l'œuvre prodigieuse qui vient d'être accomplie, toutes les nations civilisées ont joint leurs efforts, mais la France y a pris la plus grande part.

» C'est elle qui assura la victoire par l'indomptable courage de ses soldats, dont plus de 1.500.000 sont tombés sur les champs de bataille.

» C'est elle qui, par le génie de ses chefs d'armée, réduisit en pièces la plus redoutable machine de guerre qui ait jamais été préparée.

» C'est elle qui, dans les délibérations de la Conférence de la Paix, par l'habileté et la résolution

de ses hommes d'Etat, formula le statut européen nouveau et les lois qui, dans l'avenir, régleront les conflits entre les nations.

» Les noms de ses grands maréchaux : Joffre, le vainqueur de la Marne ; Pétain, le vainqueur de Verdun ; Foch, le libérateur du territoire et du grand Ministre Georges Clémenceau, le président du conseil suprême des Alliés resplendiront dans l'Histoire d'un éclat ineffaçable.

» Les graves événements qui se sont déroulés pendant cette longue période ont créé entre nos deux pays un lien indestructible.

» Le même danger les menace toujours et peut-être notre ennemi commun nourrit-il déjà des projets de revanche ! Qu'il sache donc que, s'il voudrait recommencer sa sauvage agression, il retrouverait Belges et Français rangés sous les mêmes étendards et prêts aux mêmes combats.

» Pour nous, Liégeois, Wallons, ce qui domine en ce moment nos pensées, c'est notre amitié pour la France, cette amitié que nous ont transmise nos ancêtres et qui est aujourd'hui plus ardente que jamais. Elle puise sa force dans la communauté de race, la langue, de culture latine ; dans l'identité de nos aspirations démocratiques ; dans les mêmes traditions d'honneur et de liberté.

» C'est à raison de cette ancienne amitié, Monsieur le Président, que la population liégeoise vous acclame avec tant d'enthousiasme.

» La distinction si rare, que vous nous apportez au nom de la France, a pour nous un prix inestimable.

» Le Conseil municipal de Paris, par une exquise et délicate attention, en a rehaussé la valeur en décidant, à l'unanimité, d'assister en corps à la cérémonie de ce jour, pour y être le témoin et le garant de la Ville de Liège, suivant les règlements de l'Ordre.

» La proposition présentée par M. le Conseiller Maurice Quenin et vingt et un de ses collègues mobilisés comme lui pendant la guerre rappelle en termes éloquentes l'affection dont Paris a toujours entouré notre Cité.

» Le nouveau témoignage de sympathie que nous donne son Assemblée municipale a rempli tous les cœurs liégeois d'une émotion profonde ; car Paris n'a cessé d'être pour nous l'étrincillant foyer de civilisation, de lumière, d'art et progrès vers lequel nos regards se tournent invinciblement.

» Aussi est-ce avec une légitime fierté, avec une indicible joie que la Ville de Liège inscrira désormais dans ses armes, à côté de son antique Peron, symbole de nos franchises communales, les insignes de la Légion d'Honneur qu'elle va recevoir des mains de Monsieur le Président de la République, sous les auspices et le parrainage de la Capitale de la France.

» En cet instant solennel, la Cité élève son âme vers les Héros glorieux qui sont morts pour la défense de notre forteresse ;

» Vers le Roi, qui nous a donné à tous le magnifique exemple du devoir simplement et noblement accompli ;

» Vers la Patrie, qui a éprouvé toutes les angoisses et sacrifié ses enfants les plus chers pour obéir aux commandements de l'Honneur. »

Le Président répond ensuite, et sa voix claire, une voix au timbre d'argent, résonne sur l'immense place où des milliers et des milliers de spectateurs sont entassés, de même qu'aux fenêtres, aux balcons et sur les toits.

» Le 7 août 1914, j'avais l'honneur de télégraphier à Sa Majesté le Roi des Belges : « Je suis heureux d'annoncer à Votre Majesté que le Gouvernement de la République vient de décorer de la Légion d'Honneur la vaillante Ville de Liège. Il tient à honorer ainsi les courageux défenseurs de la Place et de l'armée belge tout entière, avec

laquelle l'armée française verse, depuis ce matin, son sang sur les champs de bataille.

» A l'heure où partait ce télégramme, les Allemands, arrivés en masse, venaient, au prix de plus lourds sacrifices, de se glisser dans les intervalles qui séparaient les forts, et ils pénétraient dans la Place. Vous n'avez donc pu recevoir le message d'admiration que la France vous adressait ; et, depuis lors, la guerre a tendu entre nous un rideau que la victoire a mis quatre années à déchirer. Mais à mesure que la lumière s'est faite davantage sur la merveilleuse défense de Liège, l'héroïsme du Général Leman, des troupes belges et de la population civile est apparu dans une splendeur plus vive et les efforts mêmes qu'a tentés l'Allemagne pour défigurer l'Histoire n'ont eu d'autres résultats que de rendre plus éclatant le triomphe de la vérité.

» L'illustre gouverneur de Liège, qui avait depuis longtemps prévu l'agression allemande et qui avait tout fait, au cours des années passées, pour augmenter la valeur défensive de la Place, avait redoublé d'activité dans les jours fiévreux qui avaient précédé l'assaut de l'ennemi.

» Le 4 août, au moment même où l'Allemagne, lacérant les traités et répudiant sa signature, violait impudemment la neutralité belge et faisait passer votre frontière à ses têtes de colonnes, le général Leman adressait un appel énergique au courage de la garnison et au patriotisme des habitants.

» Il avait donné l'alerte sur les deux rives de la Meuse à vos douze forts d'arrêt, et sans peur et sans reproche, il attendait.

» Le lendemain, il recevait la proclamation doucereuse du général allemand qui prétendait avoir pénétré en Belgique pour vous protéger contre une invasion française déjà commencé et qui vous promettait hypocritement de vous épargner, si vous l'accueilliez à bras ouverts.

» Le gouverneur répondait en Spartiate ou en Romain que Liège ne se déshonorait pas.

» L'ennemi furieux cherchait aussitôt à se précipiter par surprise entre les forts de Barchon et d'Evegnée, mais les assaillants étaient rejetés en désordre. Ils revenaient à la charge. La lutte s'exagérait en péripéties sanglantes, et par milliers les Allemands tombaient sur les glacis.

» Le 6, des automobiles pénètrent dans la ville traitressement et en sont vite expulsées par l'indignation de vos soldats.

» Dans la soirée, c'est le fort de Boncelles qui est, à son tour, l'objet d'un violent assaut, et vos chasseurs à pied, chargés de la contre-attaque, se heurtent à une telle supériorité numérique que leur élan se brise devant une montagne de cadavres.

» Le sort de la 3e Division est en jeu. Si elle reste sur place, elle peut-être écrasée ou encerclée. Le Gouverneur comprend qu'il doit à tout prix la sauver et l'envoyer grossir l'armée qui va défendre le territoire et le Drapeau. Mais, en même temps, il veut que Liège accomplisse entièrement son œuvre patriotique et sa mission militaire, qui sont de retenir l'ennemi le plus longtemps possible et de permettre ainsi à la Belgique et à la France d'achever leur mobilisation et de concentrer leurs armées.

» Il donne donc aux forts d'arrêt l'ordre de résister jusqu'au bout et il se retire lui-même dans son réduit de Loncin, d'où il surveille et encourage les onze autres satellites de la place occupée.

» La bataille continue de plus en plus farouche. Les 280 et les 420 dont l'apparition fut, au début des hostilités, une cruelle surprise en Belgique comme en Lorraine, font rage sur les coupoles. Les galeries des forts s'écroulent, les casemates s'effondrent. Loncin tient toujours. Mais, le 15 août, l'arrivée d'un obus allemand détermine une explosion terrible dans un magasin de munitions, et

le Général Leman est ramassé à demi asphyxié dans les décombres. Les Allemands, forcés de s'incliner devant sa bravoure, lui rendent son épée avant de l'emmener en captivité, et, au moment de partir, il écrit au Roi cette phrase pleine de simplicité et de grandeur : « J'aurais volontiers donné ma vie pour vous servir, mais la mort n'a pas voulu de moi. »

» Cette splendide épopée n'est pas celle du Général Leman. Elle est celle du soldat belge. Elle est celle de la Ville de Liège. Au mois d'août 1914, aucun de vous n'a hésité sur son devoir ; et ni le bombardement, ni les fusillades, ni les tortures d'une occupation prolongée ne vous ont fait regretter un seul instant d'avoir choisi, aux heures critiques, le parti de l'honneur.

» Messieurs, le 13 septembre 1916, je remettais à la Ville de Verdun, sous les murs de laquelle venait d'expirer le flot de l'armée allemande, la même Croix que j'apporte aujourd'hui à la Grande Cité Wallonne. De même que Liège avait dit à l'Allemagne : « Arrête-toi, je le veux, attends que la Belgique et la France soient prêtes », de même Verdun lui a signifié : « Tu ne passeras pas ».

» A deux ans de distance, les deux Villes sœurs que baigne la Meuse ont rempli dans la guerre les deux parties complémentaires d'un office essentiel et l'eau qui passe sous leurs ponts a reflété les rayons d'une gloire commune. Toutes deux ont bien mérité de la Justice et de la Liberté. Elles porteront toutes deux, dans leurs armoiries, le même emblème de leur vaillance et de leur dévouement.»

Le président de la République française épingle ensuite la Croix de la Légion d'Honneur sur un coussin aux armes de la Ville de Liège.

Un des échevins élève le coussin avec la croix et la montre à la foule.

C'est un spectacle impressionnant que celui qui se déroule alors. Les cris d'allégresse éclatent de tous côtés. D'en bas, d'en haut, des fenêtres, des toits, ils éclatent de toutes parts. Ils se répercutent dans la foule stationnant dans les rues adjacentes... La foule entonne alors la Marseillaise... Poincaré et Foch sont profondément émus. Foch essuie une larme.

Et l'assistance innombrable chante et chante, et continue à acclamer : « Vive le Roi ! Vive la Reine ! Vive Poincaré ! Vive Foch ! »

Une voix, une seule, pousse un vivat que reprennent des dizaines de milliers d'autres voix, en songeant avec émotion à celui qui est étendu sur sa couche de malade et qu'on aurait tant aimé voir assister à cette solennité : « Vive Leman ! »

Enfin, les illustres hôtes descendent de la tribune.

A pied, acclamés frénétiquement par la masse, ils se rendent à l'Hôtel de Ville.

Lorsque le Roi et le Président de la République arrivent au haut du double escalier qui donne accès au vieil édifice communal, ils sont contraints de s'arrêter quelques minutes pour répondre aux clamours enthousiastes de la foule.

Dans la salle des Pas-Perdus, splendidement décorée, le Président de la République remet à M. Bousquet, Président de la Fraternelle des anciens militaires français, un drapeau aux couleurs éclatantes destiné à remplacer celui que M. Fallières offrit à la Société en 1910.

M. Poincaré prononce ces paroles :

« Messieurs.

» Les anciens Militaires français, qui sont les hôtes de la vaillante cité liégeoise, n'ont pas voulu laisser tomber les mains de l'ennemi le drapeau qui représentait à leurs yeux toutes les espérances de la Patrie. Ils l'ont enseveli dans ce sol que nos amis les Belges ont rougi de leur sang, pendant les rudes batailles de 1914. Malheureusement, les armées qui ont passé ne vous ont point permis, Messieurs, de retrouver ce précieux trésor.

Je veux, du moins, vous remercier de votre fidélité. Je vous apporte ce jeune drapeau qui sera pour vous, comme l'ancien, la sainte image de la France. Je le confie à votre garde vigilante.»

Des représentants de divers régiments français assistaient à cette cérémonie.

Au nom des « Amitiés françaises », M. Gilbert adressa ensuite une allocution au maréchal Foch et lui offrit une épée d'honneur, merveilleusement cœuvrée.

Foch remercia et exprima l'émotion que lui causait ce cadeau, qu'il appréciait d'autant que c'était la Ville de Liège que le lui offrait.

Des jeunes filles, en costume d'Alsaciennes, et d'autres, habillées en hiercheuses liégeoises, présentèrent des fleurs au Président qui les accepta en souriant et donna un baiser sur les deux joues à chacune des donatrices.

Il est presque 12 1/2 heures ; nous prenons alors un peu de repos.

Il règne une animation particulièrement agréable à Liège. C'est une véritable journée d'été, à présent. Que de couleurs, de lumières et de joie dans les rues, les cafés et les restaurants où les garçons manquent de bras pour satisfaire tout le monde. Il y a des dizaines de milliers de visiteurs en ville. Ils sont venus du pays d'Herve qui fut le premier ravagé par l'ennemi de la Hesbaye, de la Vesdre et de l'Ourthe, voire du Luxembourg et de Namur.

Ils nous narrent des nouvelles avec empressement.

Hier, vers 6 heures, des membres du Conseil municipal de Paris et de Valenciennes sont arrivés à Liège. Il faisait un chien de temps. Ce que nous avions d'ailleurs éprouvé entre Anvers et Malines, la bache de notre auto étant percée,

Néanmoins, des centaines de curieux attendaient devant la gare. Ces messieurs arrivèrent quand même et rencontrèrent le Bourgmestre et les Echevins. Et Paris et Valenciennes, déjà marraines de Liège, voulurent être ses sœurs.

Une heure et demie. Nous cherchons notre auto dans cette foule grouillante. Le cortège se remet en marche. Le roi et le Président vont inaugurer un nouveau pont à arches. Nous le franchissons lentement et contemplons le fleuve entre ses deux superbes rives.

La tournée continue, lentement, très lentement, car on passe entre deux haies de spectateurs dont la plupart auront certainement une extinction de voix, ce soir, pour avoir trop crié.

* * *

En dehors de Bruxelles également, on célébra avec enthousiasme, dans les villes et dans les villages, les fêtes de la victoire. Mais cela nous entraînerait trop loin de reprendre ici, dans ce mémorial, le compte-rendu de toutes les festivités.

Qu'il nous suffise de dire que l'on glorifia partout la patrie de la manière la plus grandiose, la plus solennelle, et que, après ces années de souffrances, son amour était plus fort que jamais dans tous les cœurs.

LV.

CONCLUSION.

Et voilà notre tâche terminée, — bien qu'il eût été possible de remplir un volume du récit des événements des premières années d'après-guerre.

Quel sujet, entre autres, que le traité de Paix de Versailles. Sans cesse, on l'a révisé. L'Allemagne s'est dérobée à ses obligations, a subi des crises ministérielles, sollicité des délais, demandé l'allègement de ses charges ; elle a vu le mark

baisser d'une façon inquiétante, et ainsi de suite.

Conférence sur conférence. A Paris, à Londres, à Spa, à Boulogne, et ailleurs, et au moment où nous achevions cet ouvrage, celle de Cannes était à peine close. Il était question d'un traité de garantie entre la France et l'Angleterre ainsi qu'entre la Belgique et l'Angleterre ; de nouveau, on parlait de se réunir à Gênes, où les Allemands devaient prendre part aux pourparlers. La Russie était également invitée.

La Russie — nous l'avons déjà fait voir, est en proie à la famine la plus effroyable. Les Soviets ne sont pas capables de diriger le pays. L'histoire du bolchévisme après la guerre européenne ne formerait pas un moins important volume. Les Soviets ont fait la guerre à la Pologne ; en août 1920, le péril bolchéviste sembla même menacer l'Europe centrale. La Pologne fut partiellement conquise. La France lui envoya du secours. La chance tourna subitement et les bolchévistes durent de nouveau se retirer.

La situation des états limitrophes de la Russie est encore trop incertaine pour émettre des affirmations. La Géorgie qui semblait un état régulier et bien établi, ne fut-elle pas soudain envahie par les bolchévistes? N'avait-on pas affirmé qu'au début de 1922, les bolchévistes en seraient expulsés?

Des différends s'élèvent de toutes parts.

Le monde n'a pas encore sa paix. La Grèce est en guerre avec la Turquie. Espagnols et Maures se battent dans le Nord de l'Afrique. Partout, ce n'est qu'agitation.

Les Irlandais — ceux qu'on appelle les Sinnfeiners — mènent une lutte acharnée pour leur autonomie. Ils ont proclamé la république en Irlande et y possèdent une armée de volontaires qui harcèlent la police et les troupes anglaises. Les Anglais répondent à leurs attaques en rasant par le feu les villes et les villages, en emprisonnant leurs chefs, en internant et en exécutant les Sinnfeiners.

Smuts s'est entremis pour conclure la paix. Lloyd George a conclu un traité avec les représentants de l'Irlande. Les deux parlements l'ont ratifié. L'autonomie fut accordée à l'Irlande en janvier 1922, à de certaines conditions, entre autres la reconnaissance de l'autorité suprême du roi George.

Et voilà à présent l'Ecosse qui revendique la même chose. En Egypte, le soulèvement va son train. La situation n'est pas moins tendue dans les Indes. Partout, de l'agitation.

Nous avons eu des complications au sujet de la Silésie. Il fallut qu'un plébiscite déterminât la partie qui devait faire retour à la Pologne et celle qui devait rester à l'Allemagne. Les Polonais ne furent pas satisfaits du résultat et la Pologne tenta résis-

ter les armes à la main. La Société des Nations qui siège à Genève trancha à la fin la question.

La situation des Balkans n'est, elle aussi, rien moins qu'instable.

En Autriche et en Hongrie, la misère est terrible.

Nous ne faisons qu'esquisser quelques aperçus de la situation d'après guerre.

Et en Belgique ?

Après l'armistice, il y eut une période d'activité. Puis, soudain, une crise surgit (1921). Elle dure encore. On est obligé de payer des millions aux chômeurs. De nombreuses fabriques sont fermées ou ne travaillent qu'en partie.

Des pays voisins ont pris des mesures protectionnistes de toutes espèces qui entravent notre exportation. Pour y chercher un remède, on a nommé M. Theunis ministre des Finances. Il se voit encore toujours contraint de défendre pied à pied notre droit de propriété. Tout cela retarde la reconstruction des régions dévastées, où l'on a déjà toutefois beaucoup réparé. De nouvelles maisons, abondantes, croissent sur ces terres ravagées, au pays de l'Yperlée et de l'Yser.

Nous avons eu des crises ministérielles qui ont démontré que l'union nécessaire à la restauration du pays ne règne pas. Le capital et le travail sont sans cesse en conflit.

Il y a ensuite la question militaire qui se porte surtout sur la durée plus ou moins longue du temps de service.

L'« Union sacrée » de 1918 est brisée. Depuis décembre 1921, le pays n'a pas un gouvernement tripartite, mais seulement bipartite, ce qui a rétabli une opposition à la Chambre et au Sénat.

La Belgique conclut avec la France un traité d'alliance défensif. Il paraît à présent certain que l'on va en conclure un avec l'Angleterre.

Avec le Luxembourg, il existe une alliance économique. On laisse espérer pour 1922 le règlement des différends avec la Hollande.

Les soldats de l'Etat sont profondément modifiés ; la constitution fut révisée de 1919 à 1921 ; et l'on établit définitivement le suffrage universel pur et simple. On travaille d'arrache-pied au développement économique du Congo. Il y a encore beaucoup à faire sur bien des terrains.

Mais l'Europe est malade. On cherche des moyens de rétablissement vigoureux de la situation économique de l'Europe.

Telles sont les suites de la lutte effroyable que nous avons décrite.

Puisse l'Europe avoir la paix et, dans l'Europe, notre patrie, qui a tout souffert pour avoir défendu ce qu'un peuple estime son bien le plus précieux : sa liberté et son honneur.

Les Poètes et la Guerre.

Notre tâche est terminée.

Nous avons raconté la grande guerre d'après les documents que nous ont fournis les historiens. Ce fut souvent une lourde tâche, un travail ingrat parfois.

Nous nous sommes toujours efforcés de rendre la réalité des faits, fidèles à la vérité.

Le lecteur a donc pu se faire une idée exacte des événements et, si nous nous sommes surtout attachés à décrire la guerre au front ouest, nous n'avons pas laissé de donner sur ce qui s'est passé aux autres fronts une relation succincte.

Cet ouvrage est donc complet et nous pouvons aujourd'hui, satisfaits de l'œuvre accomplie, déposer la plume.

Notre patrie ressent encore en ce moment les cuisantes douleurs de la rancœur, mais notre peuple est robuste et, avec de la volonté et de la ténacité, notre Belgique si fortement éprouvée connaîtra un brillant avenir.

Le sang de nos morts n'aura pas en vain arrosé l'excellent sol de notre pays. Des ruines de nos régions dévastées ressuscitera une vie nouvelle. Les enfants qui vont naître exécuteront la guerre, mais cela ne les empêchera pas de ne jamais tolérer que leur liberté soit entravée, leurs droits méconnus et piétinés par l'ennemi le sol de nos glorieux Héros.

Que les mains s'unissent et collaborent au relèvement de nos concitoyens et à la prospérité de notre Patrie.

Laissons la parole, pour terminer, à quelques grands poètes qui ont chanté les principaux faits de la guerre, après quoi nous prendrons congé de nos fidèles lecteurs.

HEUREUX CEUX QUI SONT MORTS...

Heureux ceux qui sont morts pour la terre char-
[nelle,
Mais pourvus que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins
[de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solen-
[nelle.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes
[batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut
[lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts pour des cités char-
[nelles,
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et
[leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles...

Heureux ceux qui sont morte, car ils sont re-
[tournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre,
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont re-
[tournés
Dans la première terre et l'argile plastique.
Heureux ceux qui sont morts dans une guerre an-
[tique.
Heureux les vases purs et les rois couronnés...

Heureux les grands vainqueurs. Paix aux hom-
[mes de guerre.
Qu'ils soient ensevelis dans un dernier silence.
Que Dieu mette avec eux dans la juste balance
Un peu de ce terreau d'ordure et de poussière.

Que Dieu mette avec eux dans le juste plateau
Ce qu'ils ont tant aimé, quelques grammes de terre,
Un peu de cette vigne, un peu de ce coteau,
Un peu de ce ravin sauvage et solitaire...

Mère, voici vos fils qui se sont tant battus.
Qu'ils ne soient pas pesés comme Dieu pèse un
[ange,
Que Dieu mette avec eux un peu de cette fange
Qu'ils étaient en principe et sont redevenus.

Mère, voici vos fils qui se sont tant battus.
Qu'ils ne soient pas pesés comme on pèse un démon.
Que Dieu mette avec eux un peu de ce limon
Qu'ils étaient en principe et sont redevenus.

Mère, voici vos fils qui se sont tant battus.
Qu'ils ne soient pas pesés comme on pèse un esprit.
Qu'ils soient plutôt jugés comme on juge un
[proscrit
Qui rentre en se cachant par des chemins perdus.

Mère, voici vos fils et leur immense armée.
Qu'ils ne soient pas jugés sur leur seule misère.
Que Dieu mette avec eux un peu de cette terre
Qui les a tant perdus et qu'ils ont tant aimée...

Qu'ils soient réhonorés comme de nobles fils.
Qu'ils soient réinstallés dans la noble maison.
Et dans les champs de blés et les champs de maïs.
Et qu'ils soient replacés dans la droite raison.

Et qu'ils soient reposés dans leur jeune saison.
Et qu'ils soient rétablis dans leur jeune printemps,
Et que sur leur épaule une blanche toison
Les refasse pasteurs de troupeaux importants.

Et qu'ils soient replacés dans le premier village.
Et qu'ils soient reposés dans l'antique chaumière.
Et qu'ils soient restaurés dans la splendeur pre-
[mière.
Et qu'ils soient remontés dans leur premier jeune
[âge...

Charles PEGUY.
Mort au Champ d'Honneur.

MAINS DE FEMMES

(Aux Dames de la Croix-Rouge).

Mains de femmes! ô mains si douces! mains légères!
Comme vous apaisez d'un geste nos douleurs!
Vos doigts fins ont toujours des caresses de fleurs
Pour nos corps las, sanglants et rongés de misère.

Et lorsque de détresse intime l'on se meurt,
Lorsque l'âme s'effondre en la nuit solitaire,
O mains, qui nous versez des gouttes de lumière,
Vous savez endormir si bien nos pauvres cœurs.

Comme vous guérissez de tragiques blessures,
En découvrant parfois, mains divines, mains pures,
Quel désespoir se crispe au fond des cœurs blessés!

Et dans le vent, berceur des lentes agonies,
Vos gestes vont, tissant un suaire aux Passés,
Mains si blanches! mains fraternelles! mains
[bénies!

R. CHRISTIAN-FROGE.

AUX MUTILES

Nous qui aurons gardé nos mains, nos yeux, nos
[lèvres,
Nous qui aurons vécu dans nos calmes maisons,
Tandis que vous alliez languir, brûlés de fièvre,
Sur les brancards d'un hôpital, nous qui vivrons,

Nous qui écouterons le sang battre en nos veines
D'un rythme égal et sûr, souple comme autrefois,
Frères recrucifiés par la guerre inhumaine,
A genoux devant vous, nous baiserons vos doigts.

Nous ne vous parlerons qu'à voix basse et timide.
Vous aurez tant souffert; nous aurons tant pleuré!
Nos frères mutilés, vous resterez nos guides,
O vous que la douleur aura rendus sacrés!

Nous aurons honte un peu de la jeunesse avide
Que nous aurons gardée. Et nous n'aurons jamais
Assez d'amour pour effacer toutes les rides
Du masque de la guerre imprimé sur vos traits.

Cécile PERIN.

HYMNE A LA PAIX

Oui, le cœur débordant d'ivresse, nous venons
Avec des palmes d'or te célébrer, Victoire,
Qui, fermant de ta main la bouche des canons,
Auréolant les deuils de ton nimbe de gloire,
Parmi le peuple obscur sus choisir d'humbles noms
Pour en faire un faisceau triomphal dans l'Histoire!

Si nous te célébrons, des larmes dans les yeux,
Victoire au casque d'or, dont le splendide glaive
Au vol de l'Espérance ouvre l'arche des cieus,
C'est qu'accueillant tous les frissons de tous nos
[rêves,

Ta féconde beauté sous le ciel radieux
Enfantera la Paix dans l'aube qui se lève!

La Paix, dont le mirage enchanté les cerveaux
Durant les soirs de pourpre où saignait la bataille
Dans le hennissement lugubre des chevaux ;
La Paix! la paix bénie en laquelle se taille
Harmonieusement l'âme des temps nouveaux
Haussant l'humanité douloureuse à sa taille.

Toi qui, de la souffrance, ô paix, auras germé,
Dans l'éclat retrouvé de la clarté première,
Feras-tu s'entr'ouvrir le Paradis fermé.
Vers lequel se tendaient nos gestes de prière?
Et pourrons-nous encor chanter sous la lumière
Et la fierté de vivre et la douceur d'aimer ?

Dans le fond de nos cœurs t'avons-nous méritée?
Saurons-nous te goûter sans trouble, sans remords,
Toi, conquise pour nous par les croyants, les forts
Qui tendaient au Destin leur grande âme exaltée...
Toi que si généreux paya le sang des morts,
O Paix victorieuse à ce prix achetée!

Nous te voyons venir, triomphale, aujourd'hui,
Le regard plein de flamme et le doigt sur la bouche;
Et ton silence est éloquent, car devant lui,
Qui fleurit des clartés de l'amour ce qu'il touche,
La Haine aux yeux cruels dans la pénombre a fui
Comme un oiseau de nuit que le jour effarouche !

Tout est donc aboli des luttes et des deuils,
Il ne subsiste rien de ces cinq ans d'épreuves,
Puisque la gloire met ses couleurs à nos seuils,
Qu'un rayon de douceur nimbe le front des veuves
Et que tout l'avenir, riche de nos orgueils,
Est comme un ciel penché sur l'azur de nos fleuves.

Oui, la Paix va sécher les pleurs de tous les yeux,
Relever les fronts lourds et les maisons branlantes :
Le verger mitraillé refléurira radieux ;
Dans les champs dévastés et les plaines sanglantes,
Le sabre mutilé se change en soc joyeux
Pour y faire onduler les moissons opulentes.

O soldats! dont le sang a nourri les blés mûrs,
Vous, grâce à qui la Paix se dresse, magnanime,
Vous, les preux, les martyrs, les vaillants et les
[purs,
Qui sûtes dépasser les sommets du sublime,
Il faudrait qu'étouffant tous les échos du crime,
On claironnât vos noms dans les siècles futurs!

Tel un butin sacré que la valeur ramène,
Voici la paix promise à nos espoirs fervents!
De la terre clémente elle fait son domaine...
Et, jetant l'allégresse à l'infini des vents,
On l'entendra sonner par delà l'heure humaine
Elle que les grands morts ont léguée aux vivants!

Hélène SEGUIN.

PRIERE A NOS MORTS

O jeunes dévoués de l'immense hécatombe,
Si nombreux que la France entière est une tombe,
Nos Morts! nous pardonneriez-vous,
Si nous osons, sur la terre qui vous dévore,
Briser le dur silence où vibre et plane encore
Le cri des mères à genoux,

Nous, les aînés, nous, les Vaincus, nous les es-
[claves,
Dont un pacte de honte avait chargé d'entraves
Les bras sans force et sans vertu,
Qui vécûmes courbés sous l'affre des défaites,
Qui, pour rompre le joug où se ployaient nos têtes,
Lâches! n'avons pas combattu?

Nous, les anciens, nourris du lait de la vengeance,
Qui, laissant se rouiller et le sabre et la lance
Noués à leur poing vieillissant,
N'ont pu verser, quand vint l'inévitable Epreuve,
A la coupe où le fer de Justice s'abreuve
Une seule goutte de sang?

Chères âmes! ô Morts sacrés! pures Victimes!
O Sainte Légion qu'emporte aux cieus sublimes
Le vol glorieux des Elus,
Nous accorderez-vous, Légion triomphante!
Que vers vous, notre Foi pieuse, humble servante,
Vienne, le front bas, les pieds nus?

Nous accepterez-vous, nous qui ne voulons être
Que le Héraut de vos Mémoires, que le Prêtre
Officiant de vos autels,
Qui maintiendrons, debout dans l'arène civile,
Témoin de la Patrie et Gardien de la ville,
Votre culte, ô Morts immortels?

Les Chanteurs à venir, qui diront vos victoires,
En strophes, que les ans feront évocatoires,
Verront, hors du passé, surgir
L'aurore triomphale où le cintre de l'arche
Sembla, sur les drapeaux des nations en marche,
D'un pôle à l'autre s'élargir.

Vous paraîtrez si grands sur l'horizon des âges,
Si grands pour la stature humaine, qu'aux vieux
Penchés sur l'abîme des temps [sages
Vous semblerez pareils aux Anges belluaires
Chassant, exécuteurs des divines colères,
Le troupeau hideux des Satans.

Les Siècles, en pleurant, t'élèveront un temple
Où les foules viendront adorer ton exemple,
Christ sauveur de la liberté!
O Chair et Sang de France, en qui Dieu se révèle,
O Salutaire Hostie, en qui se renouvelle
Le Rachat de l'Humanité!

Mais Nous, dont la pensée, en nos tièdes demeures,
Egrenait lentement le chapelet des heures
Sans terme, hiver après hiver,
Sur vous, Ensevelis dans l'argile et la craie,
Savons que la Géhenne aux feux sombres effraie
De ce que vous avez souffert.

Morts entrés dans la gloire ardente du Martyre,
Il est vain de parler, il est plus vain d'écrire...
Nous vous apportons seulement,
Nous, dont les bras vieillissés laissèrent choir les
[armes,
Nos stériles remords et nos timides larmes,
Sur vos tombeaux... bien humblement...

Sébastien-Charles LÉCONTE.